

Introduction

Ce sont de précieux alliés que les écrivains et leur témoignage est à placer haut, car ils ont coutume de savoir une foule de choses entre ciel et terre, dont notre sagesse d'école ne saurait même pas rêver¹.

C'est de cette remarque, au début de l'étude sur la *Gradiva*, qu'il faut partir pour bien apprécier le rôle de l'écrivain pour la psychanalyse. Avant même d'être l'objet de son investigation, c'est bien un *allié* et un témoin. L'écrivain (*Dichter*) *sait*. Quoi précisément ? C'est l'expression d'*Hamlet* qui vient à l'esprit : une « foule de choses entre ciel et terre », dont, disait Horatio, ne saurait rêver « toute la philosophie » (c'est-à-dire la *science*). L'écrivain a une longueur d'avance en quelque sorte sur ce que Freud appelle ici la « sagesse

1. *Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*, G.W. VII, 33.

N.B. Nous nous référons désormais et tout au long de cet ouvrage aux œuvres de Freud publiées en allemand, *Gesammelte Werke*, S. Fischer Verlag, 1976 (1^{re} édition 1941) en 17 volumes, en retraduisant nous-même les passages cités. Les textes de Freud seront donc cités sous le sigle G.W. suivi du numéro du tome des *Œuvres* en chiffres romains et de la pagination. On trouvera en notes les indications permettant de repérer éventuellement les passages concernés dans les traductions françaises disponibles (PUF, éditions Gallimard et Payot notamment). Les traductions de référence des principaux textes de Freud concernés sont indiquées dans la bibliographie en fin de volume.

d'école » — soit la connaissance commune en ses ornements académiques. C'est une façon de confirmer l'*inspiration* qu'on lui suppose.

- **L'« alliance inconsciente » : littérature et psychanalyse**

Mais cela même impose l'idée d'une *alliance* entre littérature et psychanalyse : le *savoir de l'inconscient* rompt aussi bien avec la *psychologie d'école* en y introduisant la thèse inouïe de l'inconscient. Cette alliance peut-elle être mieux symbolisée que par le fait que le nom propre d'Œdipe — nomination du *complexe nucléaire* de l'inconscient selon la psychanalyse —, donne son titre à une œuvre majeure de la littérature classique, cette tragédie de Sophocle, *Œdipe roi*, où Freud puise la première illustration de sa découverte majeure (*infra* chapitre IV) ?

La psychanalyse passe pour une fatalité qui somme tous les savoirs et toutes les pratiques de la signification de s'y confronter : le savoir de l'inconscient ne laisse pas indemne le rapport du discours à lui-même. Ressentie comme un instrument providentiel d'intelligibilité du secret de l'œuvre ou comme une menace pour son autonomie et ses *idéaux*, la psychanalyse *sévit* bien là, conformément à l'image attribuée à son créateur Sigmund Freud, telle une *peste* : comment la littérature n'en serait-elle pas *empestée* ? La *peste* ici est à la fois maladie *et* épreuve de vérité : il est difficile, depuis Freud, de faire comme si l'inconscient, cette *hypothèse* majeure, n'avait pas été accréditée — par toute l'expérience freudienne —, comme clinique (savoir du symptôme) et théorie (conception des *processus inconscients*).

Ce n'est pas un hasard si c'est au moment où elle entre dans sa phase critique, au début du XX^e siècle, reconsidérant ses principes et problématisant son écriture propre, que la

littérature rencontre la psychanalyse qui, au même moment, se définit. Avant de juger si cette rencontre fut heureuse ou malheureuse, il faut constater qu'elle a eu lieu. Il n'est guère possible depuis de ne pas légitimer cette conjonction *psychanalyse et littérature* ou *littérature et psychanalyse* (le *sens* de la lecture est ici déterminant). Le but du présent ouvrage est de situer cette conjonction en son lieu propre, pour évaluer comment l'entendre et quel contenu lui donner. Instrument propédeutique pour qui veut s'initier à cette interface, mais aussi bien retour à la question même — tant la psychanalyse nous incite à repenser sans cesse l'origine de sa démarche et de son intervention. Peut-être l'intensité de l'intérêt contemporain pour le rapprochement psychanalyse/littérature a-t-il paradoxalement refait passer dans l'ombre les théories freudiennes d'origine. Non que Freud ne soit sans cesse sollicité, cité, discuté en rapport avec ces problématiques : mais le lieu propre de son interrogation a été plus ou moins perdu de vue ou déformé, comme si la vague de fond des théories — sémiotiques notamment —, avait renvoyé la position freudienne au statut d'origine quelque peu « dépassée ».

Le retour à la lecture du corpus fondateur freudien est, dans notre propre problématique, tout autre chose qu'un rappel *historique* ou qu'un souci de fidélité à quelque *canon* théorique. **Il s'agit de comprendre de façon vivante comment la psychanalyse, au moment même où elle définit son propre champ, son objet et sa méthode — étude des processus psychiques dits inconscients, à partir des acquis d'une méthode de traitement des troubles névrotiques — rencontre la question de la littérature ou plus précisément de la création littéraire.**

Il s'agit en effet de saisir quels outils de compréhension Freud met au point, en ce moment fortement innovateur. Ce

sera l'occasion de déterminer avec précision la spécificité de cette *lecture* freudienne (terme galvaudé dont il faut retrouver toute la portée) — en son objet et sa méthode propres —, pour montrer du même coup — dans la foulée, en quelque sorte — en quoi ses interrogations restent vivantes, comme actualité de recherche.

L'enjeu de cette enquête sur l'origine freudienne de la conjonction *psychanalyse et littérature* est de comprendre comment il est possible, ici et maintenant, de *pratiquer* la psychanalyse dans les *sciences de la littérature*. Elle a donc un propos méthodologique : comment se servir des instruments fournis par la psychanalyse pour lire une œuvre littéraire ?

Cette question à la fois élémentaire et complexe — puisqu'elle semble tolérer autant de réponses qu'il y a d'*écoles* de l'herméneutique littéraire — peut être posée de façon à la fois nuancée et rigoureuse à condition d'être réenracinée justement dans la problématique d'origine. C'est en comprenant les ambitions et les limites que Freud lui a assignées qu'on peut en dessiner l'audace et la portée.

- **La problématique freudienne :
« création littéraire » et inconscient**

Il convient donc de souligner la *problématique origininaire* dans laquelle la question *psychanalyse et littérature* a été formulée, chez Freud même.

On pourrait dire que c'est moins le texte lui-même que le *processus* de création d'une part, l'*effet* produit par cette création sur le lecteur d'autre part, qui intéresse Freud.

Le point de la perplexité freudienne relativement à l'œuvre littéraire est celui-ci : comment le *Dichter*, écrivain-poète, parvient-il à engager sa propre activité inconsciente — fantasmatique — dans sa *création* — et en conséquence dans son écriture —, de façon à produire

des effets d'affects (*Affektwirkungen*) sur cet autre sujet qu'est son lecteur ?

Freud est donc soucieux de comprendre comment cela s'opère. En contraste avec les problématiques postfreudiennes — peu ou prou *textologiques*, c'est-à-dire mettant l'accent sur la substantialité de l'œuvre littéraire, par une évolution significative de la critique, de l'esthétique littéraire et de la littérature elle-même —, Freud prétend comprendre l'événement et le processus — voire les *procédés* — du *créateur*. Comme par ailleurs, il laisse de côté l'énigme du *don* lui-même — ce qu'il ne cessera de répéter — il peut d'autant plus se centrer sur le processus lui-même : ce qui compte, c'est ce qui entre et sort de cette *boîte noire*, de cette *camera obscura* qu'est la *création*.

C'est ce qui va permettre, qu'on ne s'y trompe pas, de réinterroger les traces de ces effets au plan du texte de l'œuvre même : où seraient-ils en effet attestables, sinon dans ces *effets-de-textes* ? Mais, en mettant l'accent sur le processus, Freud n'accrédite jamais l'idée d'un *inconscient* qui serait immergé dans le texte.

Il faut s'arrêter sur cette notion de *création* appliquée à la littérature : dans la mesure où nous la désignons comme le centre de gravité de la contribution freudienne, il convient de savoir ce que la langue allemande met sous ce terme. Assez massivement « connoté » en lui-même — et dans les résonances du terme français —, il semble faire allusion à quelque aptitude démiurgique à faire sortir quelque chose (l'œuvre) de rien (*creatio ex nihilo*), renvoyant à l'énigme d'un *génie* dit *créateur*.

De fait, le terme *Schöpfung* désigne « la création (*Erschaffung*) du monde par Dieu » et, en second lieu, « une

œuvre d'art (*Kunstwerk*) créée par l'homme¹ ». *Erschaffen, schaffen*, c'est *faire naître* quelque chose, l'engendrer, avec l'idée de *fonder (gründen)*, d'amener à la vie (*ins Leben rufen*). Mais, en contraste avec la création *ex nihilo*, l'idée de *schaffen* comporte la notion d'un *travail*, d'une élaboration — action menée à bonne fin et consistant à donner forme à un objet.

C'est un fait que Freud déchiffre l'œuvre d'art littéraire en ce registre. Il s'agit bel et bien d'« obtenir une explication (*Aufklärung*) sur le créer de l'écrivain (*über das Schaffen des Dichters*²) ». Il est bien dit qu'« il crée un monde propre (*eine eigene Welt erschafft*³) », qu'il « crée un monde de fantaisie (*eine Phantasiewelt erschafft*) ». Il est même question de « créations poétiques » — au sens de *dichterische Schöpfungen*⁴ — et de la « création poétique (*poetische Schöpfung*) ».

En contraste avec les théories postfreudiennes de la littérature qui mettent l'accent sur l'œuvre-texte et l'écriture, Freud place donc bien la littérature du côté de la « création ». Mais il serait foncièrement erroné d'en déduire qu'il se réfère au concept « prémoderne » ou « moderne » de création — en ses connotations « académiques » et/ou « romantiques ». L'enjeu de cette enquête est aussi de comprendre l'éclairage propre que jette la psychanalyse sur le rapport de la littérature à son histoire. Son intervention est à la fois « atemporelle » — comme rappel des conditions structurelles inconscientes — et enracinée dans la modernité littéraire.

1. Nous nous référons à l'article du *Dictionnaire de langue allemande (Wörterbuch der deutschen Sprache)* de Störig, Parkland Verlag, 1990.

2. *L'écrivain et le fantasmer*, G.W. VII, 214.

3. *Op. cit.*, p. 214.

4. *Op. cit.*, p. 221.

C'est au plan du *créer* qu'il faut donc reprendre la question du littéraire en psychanalyse, soit celle de l'*acte* de production qui embraye du *fantasme* à l'*œuvre*.

Ce point de vue freudien contraste d'une part avec celui qui ferait une psychologie de l'auteur, cherchant dans son « inconscient » la clé de son œuvre, d'autre part avec celui qui traiterait le texte comme un absolu dans lequel « un inconscient » serait immergé. Entre le Charybde de la psychobiographie et le Scylla de « l'Inconscient » du « Texte » — tentations dont on verra qu'elles sont au reste inhérentes à la difficulté du projet de lecture psychanalytique —, Freud met clairement l'accent sur le processus de créer, qu'il ne coupe jamais du *sujet inconscient* — car l'*auteur* reste un sujet *désirant* —, ni du texte — puisque le *symptôme* s'inscrit dans ce « produit » qu'est l'œuvre — dont il faut rendre compte... littéralement. **Seulement, il n'est pas question d'accréditer une psychologie de la création littéraire qui ferait de l'œuvre un reflet, ni une esthétique de la forme qui couperait l'œuvre du sujet en situation ou en nécessité d'écriture.**

C'est avec ce point de vue qu'il faut se familiariser pour saisir la mise en équation d'origine du problème. Il apparaît alors, en ce domaine comme en d'autres, que les textes fondateurs de Freud sont trop « connus » et pas encore *lus*. Il y a aussi bien actualité, voire urgence de les faire réentendre pour éclairer la *condition contemporaine* de la littérature.

- **Pour un « Discours de la Méthode » freudien à l'usage de la littérature**

Ce retour à la problématique freudienne a, outre une valeur archéologique — au sens de théorie de l'origine —, une portée méthodologique : il s'agit en effet de donner

forme à une sorte de « Discours de la Méthode » freudien à l'usage de l'analyse littéraire contenant :

- a) une définition des objectifs de la lecture psychanalytique d'une œuvre, ainsi qu'un repérage des niveaux d'appréhension de la « réalité littéraire » ;
- b) une circonscription des concepts fondamentaux impliqués dans un pareil projet : le *lexique* notionnel ne peut avoir de valeur que s'il est précisément inféré en quelque sorte de la reconstitution de la *démarche* psychanalytique d'origine — faute de quoi ces concepts ne fonctionneraient que comme des « pistons » à appliquer mécaniquement.

L'utilisateur de la psychanalyse à destination de la compréhension du texte littéraire doit pouvoir disposer d'une conscience claire des finalités et des opérateurs disponibles. La rigueur est ici compatible avec le sens de la singularité, elle en est même indissociable. Il n'est pas conforme à l'esprit psychanalytique de se servir des textes littéraires comme occasion ou prétexte à « variations » interprétatives, plus ou moins fondées sur des éléments de théorie ou des rapprochements cliniques. On n'entre pas non plus dans le texte comme dans un moulin (que le « grain » psychanalytique ferait tourner) !

La psychanalyse de la littérature serait de peu d'utilité si elle revenait à vérifier en quelque sorte le savoir de l'inconscient au moyen des textes ou si elle revenait à une paraphrase littéraire de l'inconscient. Chaque acte interprétatif d'un texte *singulier* remet en jeu et en cause tout le savoir de l'inconscient, justement en le mettant à l'épreuve. Ainsi les notions majeures de roman familial, de fantasme, de narcissisme, de clivage sont-elles précieuses pour l'intelligibilité du texte littéraire, à condition d'être spécifiées par et dans le travail de ces textes mêmes. Comme nous l'avons souligné dans notre travail d'exploration psychanalytique